gouvernement grec se propose de les faire passer en Turquie.

(Correspondances particulières.)

ANDRINOPLE, 24 *août*.— Dimanche, dans la soirée, une salve de 21 coups de canon a annoncé, pour le lendemain, la solennité du Baïram; les minarets des principales mosquées ont été illuminés du haut en bas, et présentaient un très beau coup-d'œil.

Le lendemain, lundi, au point du jour, Ismaïl pacha s'est rendu, avec tout le personnel du palais, à la mosquée de Sultan-Sélim, où s'étaient réunis, de leur côté, le Molla, le Mufti, le président du conseil, le defterdar, tous les membres du conseil, ainsi que les beys du pays, décorés du Nichan, et autres employés. A l'issue de la prière, tout le cortège s'est mis en marche pour retourner au palais; là, après avoir reçu les félicitations de tous les membres du cortège, Ismaïl pacha est allé à la caserne pour assister à la prière des troupes.

Vers midi, tous les consuls résidant dans cette ville, sont allés faire au pacha une visite qui leur a été rendue mercredi.

Durant ces 3 jours de Baïram, jours d'allégresse et de félicitations réciproques parmi les Musulmans, la plus grande tranquillité a régné dans la ville.

400 hommes du 2e bataillon de la garde impériale qui tiennent garnison dans cette ville, sont partis pour Tournova; leur colonel, Abdullah bey, doit sous peu aller les rejoindre avec les troupes restantes.

Ahmet bey, colonel de cavalerie, doit aussi se rendre à Pazargik avec les quelques escadrons qui se trouvent ici, et où doit se réunir le reste de son régiment.

Malgré les fortes chaleurs qui règnent et les maladies qu'elles engendrent, la santé est parfaite dans la caserne; sur 4,000 rédifs, il n'y a que 21 malades à l'hôpital. Le colonel Sélim bey prend un soin tout particulier et se donne tout le mouvement possible, pour que leur nourriture soit saine, et que la propreté des logemens soit permanente; il prend enfin toutes les mesures convenables pour la santé de ses soldats et de leur bien-être.

ALEP, 4 *août*. — Le nouveau gouverneur d'Alep, Moustafa-Zarif pacha, a très-bien débuté en proclamant, par des affiches, l'égalité devant la loi de tous les sujets de l'empire, selon la volonté expresse de S. M. le Sultan Abdul-Medjid. Cette mesure n'a pas manqué cependant d'éveiller les susceptibilités et le fanatisme religieux s'est démasqué, en déchirant quelques unes des affiches. Nonobstant, on espère beaucoup de la fermeté de Zarif pacha, pour faire respecter la volonté de son souverain en sauvegardant les intérêts et les droits de tous ses sujets.

Zarif pacha s'est également intéressé à l'embellissement de plusieurs bazars de la ville les plus fréquentés, en ordonnant d'en crépir et blanchir les murs, et de peindre les boiseries des magasins. Cependant on aurait préféré de voir l'attention du gouvernement se porter plutôt sur la propreté de la ville en général avant de penser à son embellissement, parce que à cause de sa malpropreté extraordinaire et des chaleurs très fortes de la saison on craint avec beaucoup de raison leur influence délétère dans le développement de quelque maladie de caractère malin.

Namik pacha, général en chef de l'armée de l'Irak, est parti depuis plusieurs jours pour Béregik, d'où, après avoir purgé sa quarantaine de 12 jours, il poursuivra son chemin pour Bagdad par la Mésopotamie.

La colonie européenne d'Alep a eu ces jours passés, à regretter la perte d'un de ses membres les plus distingués, le docteur Stwerka, médecin attaché à l'hôpital militaire d'Alep. Ses connaissances médicales, et ses excellentes qualités de cœur l'avaient rendu cher à tous ceux qui avaient eu l'occasion de l'approcher, et de connaître ses mérites.

BEYROUTH, 7 *août*. — Je profite du départ du bateau à vapeur autrichien pour vous écrire ces lignes, et vous donner les nouvelles de cette dernière quinzaine.

Le 27 du mois passé, est arrivé sur la frégate à vapeur ottomane, Emin pacha, général en chef de l'armée d'Arabie, qui comme vous savez, vient remplacer Namik pacha.— A son entrée dans le port, la frégate à vapeur a tiré une salve de 21 coups de canons auxquels a répondu coup pour coup l'artillerie de terre. A son débarquement, Emin pacha a été reçu par les autorités civiles et militaires qui sont allé à sa rencontre, et par les troupes rangées en file sur le quai, musique en tête. Emin pacha s'est rendu ces jours derniers à Damas, accompagné d'un régiment de lanciers et d'un régiment d'infanterie qui était venu de Damas à sa rencontre.— Deux jours avant son départ, le général en chef a passé l'inspection de la garnison de Beyrouth et a assisté à un exercice à feu qui a été exécuté par les troupes avec une grande habileté.

La question du cadastre du Liban vient d'être définitivement décidée. Vamik pacha et Emin efendi ont choisi 72 personnes des 21 districts de la montagne, savoir : un musulman, un maronite, un catholique, un grec non catholique, un druse et un mettwali. — On ne procédera à l'opération qu'après les fêtes de Ramazan. J'aurai l'occasion de revenir sur cette matière et avec plus détails dans ma prochaine lettre.

Les fermiers de la douane de Beyrouth paraissent avoir fait jusqu'à présent de très bonnes affaires par suite des nombreux arrivages de Londres et de Marseille.

DAMAS, 8 *août*. — Emin pacha, commandant en chef de l'armée d'Arabistan est arrivé de Beyrouth dimanche dernier, 5 du mois. Hier, a eu lieu la lecture du firman qui le nomme à ce haut poste; le gouverneur-général de la province, le Cadi, les membres du conseil, et tous les officiers supérieurs ont assisté à cette lecture qui s'est terminée au bruit de 21 coups de canon.

Depuis long-temps Mgr Maximos Mazloum, patriarche des grecs-unis, désirait rassembler à Jérusalem les évêques de son diocèse afin de se concerter sur les affaires du clergé. Cette assemblée s'est réunie dans le courant du mois d'avril dernier, et ses séances se sont succédé jusqu'aux environs de juillet.

Parmi les questions qui ont été soumises à l'assemblée par le patriarche, plusieurs, rejetées par la moitié des évêques, donne ont peut-être naissance, dans la suite, à des dissensions entre le patriarche, ses diocésains et une partie du clergé. Voici le résumé des principales propositions qui n'ont point été admises et que cependant, le patriarche veut faire exécuter.

Monseigneur Mazloum désire : 1° que les prérogatives de l'archevêché de Sour soient référées à l'évêque d'Alep et que ce dernier, devenant archevêque, ait la priorité sur ses collègues; 2° qu'un impôt annuel à son profit (du patriarche), soit prélevé sur le clergé savoir :

Les couvents paieraient chacun P. 50; Les prêtres desservant des Eglises de grandes villes, comme Jérusalem, Damas, Alep paieraient chacun P. 20; Ceux qui appartient à de petites villes P. 10; les curés des villages P. 5; il serait en outre perçu en son nom, pour chaque cérémonie de Mariage P. 10. Il aurait de plus une part de tant pour cent dans les successions, que des agens séculiers seraient chargés de faire rentrer; 3° que l'ancien séminaire situé à Aïve-Trase dans le Mont-Liban soit transféré à Jérusalem et établi sur le même pied que par le passé; c'est-à-dire, que les élèves seraient reçus très-jeunes, feraient leurs vœux au séminaire même, y recevraient les ordres et seraient destinés uniquement au service des églises. La nation fournirait à leurs dépenses; 4° nommer à l'évêché de Saïda, Mgr Meletios évêque de Jaffa en remplacement de Mgr Théodosios qui demande à être démis de ses fonctions; 5° enfin, détacher du diocèse de Beyrouth, le couvent de Mâr-Setnéân ou bien le district de Djebel et Zouc pour l'incorporer à un autre diocèse.

Les évêques de Sour, Saïda, Acca, Bâlbec, Beyrouth et Hauran ont rejeté ces propositions. Ceux qui y ont accédé sont les évêques d'Alep, de Jaffa, d'Isbrouth, de Zahlé, de Jérusalem et du Caire. Cependant l'établissement d'un séminaire à Jérusalem a été accordé par les six premiers; mais sur des bases différentes, c'est-à-dire que les jeunes séculaires n'y seraient pas admis; mais que chaque évêque enverrait un diacre de son diocèse, pour y recevoir l'instruction que nécessite sa vocation. Le patriarche seul aurait le droit d'en envoyer deux choisis parmi ses ouailles; que ce nombre ne serait point outrepassé; que les élèves n'y seraient admis que depuis l'âge de 20 ans; que des propriétés seraient achetées dans le but d'assurer un revenu au séminaire et que dans le cas où des dépenses dépasseraient les rentes, le déficit serait réparti sur les évêques et le patriarche.

Du 15 *août*. — De grands préparatifs se font depuis quelques jours pour le départ de la caravane des pèlerins pour la Mecque. Les étrangers commencent à affluer dans la ville et le commerce se réveille un peu. Les Persans ne sont pas encore arrivés, ils seront, dit-on, cette année au nombre de trois mille.

Osman pacha, gouverneur de Damas, a reçu, de Constantinople, par la dernière poste, une somme de deux-mille bourses pour ses frais de voyage de Damas à la Mecque, voyage qu'il fait comme gouverneur de la sainte caravane.

Samedi dernier, une dizaine de cavaliers Bédouins de la tribu de Seïle ont enlevé de force des chameaux appartenant à la caravane de la Mecque qu'on menait paître à cinq minutes de la ville. Les gardiens qui ont voulu s'opposer à ce rapt ont été eux-mêmes garrotés et conduits avec les chameaux. Ils n'ont recouvré leur liberté que deux jours après. Ces malheureux sont arrivés hier, couverts de blessures. Voilà une hardiesse encore sans exemple.

Le harem de Namik pacha, récemment nommé, commandant en chef de l'armée de l'Irak, est parti hier pour aller rejoindre le général à Alep.

VARIÉTÉS.

NINIVE ET SES RUINES (1)

Il nous est d'autant plus agréable de rendre compte à nos lecteurs de cet ouvrage, fruit de voyages périlleux, de patientes recherches et d'un dévouement à la fois scientifique et national, que nous avons l'avantage de connaître l'auteur et la plupart des lieux décrits et visités par lui. Ses sympathies historiques pour l'antique Chaldée nous sont aussi communes : quelque années avant la découverte des monumens qui confirment la puissance et la haute civilisation de cette société primitive et remarquable, nous avions émis avec réserve sur ce sujet des opinions que nous n'espérions point voir passer si tôt de la simple conjecture à l'état de fait irrécusablement démontré. En félicitant M. Layard d'avoir associé glorieusement son nom aux découvertes de M. Botta, de les avoir continués et complétées, nous nous réjouissons encore avec tous les amis de l'antiquité religieuse et profane des abondantes lumières qui jaillissent de ce foyer civilisateur que le temps et la barbarie avaient dérobé à nos regards. Il était réservé à notre siècle, si fécond en grands enseignemens de toute sorte, de fournir à la foi et à la science des preuves inattendues qui corroborent l'une et enrichissent l'autre.

En effet, l'histoire des empires primitifs d'Assyrie et de Babylone ne profite pas seule des riches documens de tant des ruines parlantes qui suppléent abondamment déjà à la lacune regrettable des annales orientales de l'humanité. Les nations environnantes de la Perse, de l'Asie occidentale, de l'Egypte et de la Palestine surtout, en reçoivent des éclaircissemens qui dissipent bien des doutes, élargissent, illuminent l'horizon incertain de ces âges, rectifient les jugemens de la Grèce païenne et servent de commentaires aux auteurs sacrés. De l'époque patriarcale de la Genèse jusqu'aux révolutions prédites et accomplies des royaumes d'Israël et de Juda, l'interprétation de l'Ecriture-Sainte s'enrichit d'une multitude d'observations qui font mieux toucher au doigt la véracité et l'authenticité de ces livres inspirés. M. Layard a eu le talent de le comprendre et le mérite d'en tirer parti avec une justesse de coup-d'œil qui atteste des études sérieuses et des convictions profondes. Que sera-ce, lorsque les analogies, les comparaisons ou les renseignemens ne seront plus le résultat d'une simple induction sagace et habile, mais la réponse même des nombreuses inscriptions qui faisaient des palais de Ninive comme autant de livres ouverts du règne des monarques qui les ont successivement édifiés?

Mais venons au plan et au contenu de l'ouvrage. L'auteur, pendant l'automne de 1839 avait jeté un coup d'œil de convoitise sur les remarquables *Tels* ou collines artificielles semées avec profusion, dans la plaine assyrienne et dans d'autres parties de l'Asie occidentale, quelquefois sur le sommet même d'une montagne; mais c'était à la hâte et en passant. Sa course cette fois le dirigeait vers le centre de la Perse. En 1842 ramené sur les mêmes lieux, et témoin des premières fouilles de M. Botta, ils se sent confirmé dans sa première intention de les explorer aussi lui, projet toutefois qu'il ne peut exécuter que vers la fin de 1845.

La narration commence à cette époque. Transportés en un seul bond de Constantinople à Mossoul, nous commençons par nous trouver en face de Mohammed *Keritli Oghlou*, un de ces pachas de vieille roche, parvenu illétré, avare et extorquant par tous les moyens possibles l'argent du people opprimé et décimé. Le portrait est pris sur la nature; nous l'avons reconnu, et heureusement pour l'empire, ces hommes de l'ancien régime commencent à être introuvables.

M. Layard a eu le premier mérite de croire au témoignage de l'Ecriture-Sainte donnant à la ville de Ninive une extension traitée de fabuleuse par d'autres, et c'est avec cette donnée que reculant l'enceinte de la ville, bien au delà du monument de Jonas (*Nebi-Younous*) situé en regard de Mossoul, il est allé chercher une de ses extrimités à Nimroud, localité qui en est éloignée de cinq heures au midi vers le confluent du grand Zab et du Tigre. Les premières excavations ne tardèrent pas à le convaincre de la justesse de son induction. Palais, bas-reliefs, peintures, statues gigantesques emblêmes, vases et briques, tout lui prouva qu'il avait mis la main sur un des principaux et des plus anciens monumens de la capitale assyrienne. Le nom de Nemrod, conservé par la tradition populaire était déja une bonne indication.

Avant de pousser plus loin ses fouilles, il nous emmène avec lui, sur la rive droite du Tigre, vers Hatra ou Hadhra, cité probablement Sassanide, élevée dans la solitude avec sa couronne de tours et sa ceinture de palais qui attestent autant de goût que de magnificence. Cette excursion nous vaut une esquisse de la vie errante et aventureuse des tribus arabes, dont une des principales, celle des Chammar passe devant nous avec son chef redouté, Sfoug, dont la tête envoyée bientôt au pacha de Bagdad, nous apprend quelle fut la fin tragique, mais méritée, de ce petit tyran du desert.

Un autre *tour* dans les montagnes des Kurdes et des Chaldéens pendant les chaleurs intolérables et fievreuses de l'été, nous promène de Mossoul à Amadieh et dans les cantons de Tiari, de Tkhoma, de Baz. Les tribus pastorales de ces chrétiens jouissant des derniers jours de leur indépendance ou venant de la perdre dans la guerre fanatique que leur livrent le chef des Hakkiaris et Bader-Khan Bey, sont dépeintes avec leurs mœurs simples et antiques, leur vie rude et hospitaliere, de façon à exciter un vif intérêt. Le récit du massacre récent des Chaldéens de Lizan, dont les squelettes blanchis n'avaient pu encore recevoir les honneurs de la sépulture, le courage désespéré de quelques jeunes filles qui se précipitent dans le Zab pour échapper à la captivité et au déshonneur, la menace de désastres prochains et semblables pour d'autres villages encore florissants, tout ce tableau est esquissé dans quelques pages pleines de sentiment qui émeuvent jusqu'aux larmes. Nous regrettons que cette émotion cesse dès que nous sortons des districts nestoriens pour entrer chez les catholiques. Il y a dans le jugements portés sur eux une concession à des préjugés que l'auteur est trop éclairé sans doute, pour partager, et qui ne viennent plus de l'anglais, mais de l'anglican. Nous en dirons autant du chapitre VIII où il aborde la question théologique du nestorianismee; nous ne voulons point entamer ici de controverse; nous aurions la partie trop belle, et d'ailleurs nous préférons suivre le gentleman, touriste, sérieux et fortuné dans se investigations archeologiques.

Toutefois avant de les reprendre, il nous conduit à la vallée et au tombeau du Cheik-Adi, santon vénéré de la secte des Yézidis dont il nous décrit le culte, les cérémonies et les superstitions. L'occasion était favorable : c'était la fête annuelle du pélerinage. M. Layard n'a rien vu ni soupçonné des pratiques impures dont on les accuse; il constate seulement leur crainte religieuse de l'esprit mauvais ou infernal dont ils évitent de prononcer non seulement le nom *cheïtan*, mais même les lettres principales qui entrent dans la composition de ce mot. M. Layard a été témoin d'un fait important qui confirme le rapport de cette secte mystérieuse avec les anciens cultes de l'Assyrie; c'est l'immolation d'un bœuf au soleil. Ce sacrifice offert à l'astre du jour, leur a probablement valu le nom de *Chemsiés* ou adorateurs du soleil qu'ils portent dans certaines localités. Quant à leur nom commun de Yezidis nous pensons aussi qu'il faut y voir une indication de l'origine persanne de leur secte qui présente d'ailleurs des traits empruntés au manichéisme. C'est ce qui a fait supposer avec quelque vraisemblance que le Cheik Adi dont ils vénèrent la tombe, pourrait être un certain Adès ou Addé disciple de Manès. Quant à nous, frappé du nom particulier de *Desnaïé* qui les désigne chez les Chaldéens, l'ancienne race aborigène, laquelle a certainement vu et connu le fait de leur apparition dans le pays, bien que les écrivains du temps n'en fassent point mention, nous avons été porté à conjecturer que la secte pourrait tenir à celle de Bar-Désanes, disciple du gnostique Valentin. Ses sectateurs portèrent le nom de *Bardesanites*, et l'on sait que lui-même professa avec réputation dans l'école célèbre et voisine d'Edesse. S. Ephrem le combattit plus tard, comme un des novateurs les plus dangereux et les plus populaires dans la Chaldée. M. Layard qui a pu prendre des informatins précises sur leur culte secret, nous affirme qu'ils pratiquent à la fois le baptême, indice d'une origine chrétienne, et la circoncision, concession politique faite aux dominateurs; qu'ils ont pour la lumiere et le feu un respect analogue à celui des Sabéens; qu'ils se tournent pour la prière vers le soleil levant, et que leur hiérarchie sacerdotale, si l'on peut donner ce nom à des hommes illétrés qui ne se distinguent souvent des autres que par la propreté de leur vêtement blanc, se divise en *Pirs* ou vieillards, dépositaires de la tradition, en *Quawals* ou prédicateurs, et en *Faquirs* ou Derviches.

L'excursion qu'il fit ensuite sur la rive droite du Tigre dans les plaines et les montagnes du Sindjar, aurait pu nous apprendre beaucoup d'autres renseignemens curieux sur cette secte dont la majeure partie habite ces lieux. Mais Tayar pacha en compagnie de qui il était, se met à guerroyer contre eux, pour recouvrer le tribut; ce qui rendait impossible la tâche pacifique du voyageur; en sorte que nous sommes ramenés avec lui aux excavations de Nimroud, où, à la faveur de l'hiver et d'une allocation fournie par le *British Museum*, elles prennent de plus amples proportions et deviennent plus fécondes en utiles résultats.

C'est ce qui nous reste à examiner. Trois plans détaillés résument l'ensemble des découvertes faites sur l'emplacement de Nimroud. Quatre édifices principaux furent dégagés des couches épaisses de terre et de décombres sous lesquelles ils étaient ensevelis depuis tant de siècles. Trois étaient des palais, et le quatrième situé à l'angle Sud-Est, un lieu de sépulture. Dans le palais du nord, outre les sculptures, les peintures et les inscriptions, des morceaux précieux d'ivoire ont été trouvés en assez grande quantité, pour jeter une lumière sur l'art chaldéen. 85 sculptures ou bas-reliefs, ont été envoyés en Angleterre, et les pièces qui n'ont pas été gravées dans le présent ouvrage, seront dessinées et expliquées avec un nouveau soin dans le second qui se publie sous le nom de *Monumens de Ninive*.

Il est à regretter que le manque de sécurité ait empêché M. Layard d'entreprendre l'exploration du lieu nommé Forteresse de Chergat, situé plus au sud sur la rive occidentale du Tigre. L'énorme étendue des ruines atteste l'importance de cette position à la fois militaire et commerciale. Si le desert de la Mésopotamie n'était point abandonné aux tribus insoumises et pillardes des Arabes, la route directe de Mossoul à Bagdad passant par ce lieu, y ramenerait au bout de peu de temps le commerce et la prospérité. Tel a dû être l'état florissant de Qualah Chergat, que l'on a supposé être Calakh l'une des quatre premières grandes villes du pays d'Assur, (1) ou l'Our, patrie d'Abraham. Malgré les dangers et la courte durée de l'exploration, l'archéologie tirera d'utiles renseignemens d'une statue représentant probablement un roi assis. Le siège figuré par un bloc de basalte carré, est couvert d'une inscription cunéiforme, dans laquelle M. Layard croit retrouver le nom du fondateur du plus ancien palais de Nimroud. Cette remarque importante suffit pour fixer l'époque historique de l'existence de cette cité. Nous passons sous silence les recherches faites en face de la ville de Mossoul dans le lieu dit Kouioundjik. L'honneur en appartient à un négociant anglais, M. Ross, et M. Layard ne fait qu'énumérer rapidement ces monumens postérieurs à ceux de Nimroud et qui indiquent, comme ceux Khorsabad un état inférieur des arts et de la civilisation.

La comparaison de ces produits divers du génie chaldéen ouvre la seconde et la plus importante partie de l'ouvrage. M. Layard s'élève alors de la narration amusante et instructive aux doctes considérations du critique et de l'antiquaire.

D'abord s'agit-il de fixer l'origine de ces monumens, l'absence de toute inscription cunéiforme du genre persan ou méde tel que la Babylonie, la Médie, l'Arménie, l'Egypte même en offrent de nombreux modèles, nous reporte au delà de l'année 606 avant J.-C., assignée à la prise de Ninive par Cyaxares. Mais ces mêmes monumens remontent à des dates plus ou moins antérieures. Le caractère de la sculpture, des symboles, du système graphique autorise la conjecture de deux civilisations successives dont l'une a été modifiée par les idées et l'art de l'Egypte. Cette influence apparaît surtout dans les ouvrages de la première dynastie qui commence avec Ninus et finit avec Sardanapale; comme par exemple dans le grand palais de Nimroud. Ce serait donc du XIVème au IXème siècle av. J.-C., qu'il a été fondé et bâti.

En second lieu il est probable que les édifices de Nimroud avaient été détruits et abandonnés, lorsque la seconde dynastie construisit ceux de Khorsabad et de Kouioundjik. Le culte propre et primitif de la Chaldée avait subi une réforme qui indique la prédominance politique de la Perse. En même temps l'art avait dégénéré; ses produits n'ont plus le même goût ni la même correction. Toutefois les ruines de Nimroud, comme celles de Khorsabad, étaient comprises dans l'enceinte de la même ville, cette Ninive qui, au rapport du prophète Jonas, avait plus de trois journées de marche (2). C'est ainsi que la science actuelle nous donne la démonstration d'un fait contesté et même tourné en ridicule par une philosophie moqueuse, bien qu'il soit parfaitement conforme à la disposition de ces cités antiques, dont les maisons bâties, d'après une coutume locale toujours existante, avec des briques de terre desséchées au soleil, n'avaient qu'un rez-de-chaussée attenant à l'habitation séparée des femmes, et entoure de vastes champs et de jardins cultivés qui suffisaient à l'entretien de la population. Les quatre localités de Nimroud, Kouioundjik, Khorsabad et Keremlès présentent les quatre angles topographiques de la capitale assyrienne avec l'étendue que lui assigne l'histoire sacrée et profane. Sur cette superficie se présentent çà et là d'énormes *Tells* ou collines artificielles qui, fouillées et examinées attentivement, confirmeraient sans aucun doute le jugement de M. Layard.

Les édifices royaux, construits avec une extrême magnificence, étaient comme un abrégé monumentale de l'histoire chaldéenne. Les faits et gestes du monarque fondateur, ainsi que les événemens mémorables de ses ancêtres étaient relatés dans les fresques et peintures qui ornaient les murailles et les plafonds à la forme plutôt horizontale que convexe, comme les proportions des salles le font supposer. De larges plaques de marbre ou d'albâtre recouvraient la muraille à une certaine hauteur, et le ciseau de l'artiste y figurait les emblêmes religieux à côté des scènes de la vie politique. Les dalles qui servaient de pavé, étaient aussi couvertes d'inscriptions, en sorte que le royal habitant de ce nouveau Versailles vivait entouré de splendides beautés qui parlaient à son esprit, tout en charmant ses regards. L'idée première de la majesté et de la grandeur était accrue par les proportions colossales de toutes ces représentations. Les tableaux variés de ces somptueuses demeures ont été reproduits avec une fidélité qui n'en dissimule pas même les défauts. Les conquêtes, les voyages, les chasses, les cérémonies du culte, les caravanes du désert et les intérieurs de la vie contemporaine nous permettent de toucher du doigt, après trente siècles, des événemens et des détails qui jettent une vive lumière sur les mœurs, les arts, l'industrie, en un mot sur le degré de civilisation de la société chaldéenne. L'étroite union du culte et de l'Etat est figurée par l'architecture même des ces édifices qui semblent être aussi bien des temples que des palais.

Ces observations conduisent naturellement l'auteur à parler de l'art assyrien que nous préférons nommer chaldéen, nom plus général et plus vrai qui embrasse l'étendue des pays occupés et civilisés par la race que nous retrouvons à Babylone, chez les Leuco-Syriens de la Cappadoce, chez les Chalybes du Pont et dans d'autres contrées de l'Asie-Mineure. Cet art est propre à la race chaldéenne, et non point emprunté à l'Egypte, comme pourrait le faire supposer l'introduction de certaines formes dans l'architecture ou la sculpture à l'époque où les deux sociétés entrèrent en rapport. Au lieu d'être imitateur servile, le génie chaldéen, original et créateur, s'imposa à la société voisine de la Perse, laquelle, d'après l'étude comparée des monumens de Persépolis, lui a fait de larges et sensibles emprunts. Lorsque la Perse, triomphante avec Cyrus, eut substitué sa domination à celle des Chaldéens, elle propagea ce même art dans l'Asie Occidentale, où les peuples de la Lycie et de la Lydie le modifièrent et le perfectionnèrent de façon à le rendre le lien de transition préparatoire du bel art grec.

Le véhicule propagateur fut l'idée religieuse dont le principe symbolique appartient tout entier à la Chaldée. Le Sabéisme, culte contemplatif des astres, s'était formé et développé dans ce pays, à la faveur d'un climat constamment pur et serein et d'habitudes pastorales qui s'accordaient merveilleusement avec l'étude du ciel et de ses révolutions. La réforme connue sous le nom de magisme eut selon toute vraisemblance, la même patrie, puisque celle assignée à Zoroastre est comprise dans les anciennes limites de la Chaldée, et que le fond de la doctrine du réformateur est encore l'adoration de la lumière. Sans doute le magisme par avant de dégénérer en magie, fut défiguré par beaucoup d'impostures et de superstitions qui déparent la conception chaldéenne; aussi ne faut-il point imputer à celle-ci les excès d'un culte fanatique, qui, par exemple, sous les derniers Sassanides, avait d'après les auteurs arméniens, réduit ses pratiques occultes aux orgies d'une sorcellerie ensanglantée par des sacrifices humains.

M. Layard signale l'origine chaldéenne du Magisme, et la prouve par la comparaison de certains emblêmes existans sur les monumens de Nimroud et de Khorsabad ou de Persépolis. La représentation d'Ormuzd est celle même de la suprême divinité des Chaldéens, le Baal ou Bel des Saintes-Lettres que nous retrouvons dans les anciens noms phéniciens et dont un bas-relief de Nimroud représente la statue portée processionnellement avec les emblêmes que les Prophètes Isaïe (1) et Jérémie lui attribuent et qu'Homère met aux mains de Jupiter tonnant. La connaissance de l'Ecriture-Sainte fournit à l'auteur les rapprochemens les plus heureux et les plus féconds en observations scientifiques. Les trésors qu'il extrait de cette mine inépuisable, nous dédommagent et nous vengent de la critique stérile et incrédule du dernier siècle. Les tardives découvertes de Ninive donnent la clef de beaucoup d'énigmes et font mieux ressortir l'infaillible inspiration qui assistait et guidait les écrivains sacrés. Grâce aux mêmes monumens, nous pouvons saisir le point de départ du culte si répandue d'Astartee ou Astaroth, la Beltis ou Vénus, reine du ciel, telle que nous la retrouvons sur les bas-reliefs de Pterium, montée sur un lion, couronnée de créneaux, et tenant à la main ses autres emblêmes. Un fragment des oracles de Zoroastre, conservé par Eusèbe, nous dépeint la divinité *avec une tête de faucon*; la multiplication de cette figure mystique sur les murailles des palais assyriens confirme ce renseignement et explique encore les attributs du Dieu Nisroch (2), du sphinx Egyptien et du Griffon grec. Le passage de Bérose relatif au Dieu-poisson Oannès qui révéla aux Chaldéens la connaissance des lettres, des sciences et des arts, est éclairci par la découverte d'un bas-relief de Khorsabad. Sa tête porte la mitre avec la triple corne, symbole de la puissance; au-dessus s'élève une sorte de fleur de lis, autre emblême sacré.

Khorsabad et Kouioundjik présentent des figures d'autels du feu semblables aux tripodes des Grecs, tandis que les monumens de Nimroud n'offrent aucun objet qui ait trait à ce culte. M. Layard en deduit avec raison une preuve nouvelle de leur anteriorité, et de l'introduction récente de cette réforme religieuse. Le roi ou chef de l'état, revêtu des ornemens sacerdotaux, accomplit ordinairement la cérémonie sacrée, et s'il livre un combat, une figure ailée suspendue sur sa tête tend l'arc vengeur de ses ennemis. Les deux pouvoirs politique et religieux semblent tellement unis en sa personne, que dans la paix ou dans la guerre il apparaît toujours comme monarque et pontife, avec l'intervention d'une divinité protectrice.

Nous ne suivrons point l'auteur dans l'examen des figures et ornemens qui lui suggèrent d'intéressantes observations sur d'autres points du culte et de l'art chaldéen. Forcé de nous tenir au plan d'une analyse succincte, nous renvoyons le lecteur, ami de l'antiquité, à cette seconde partie de l'ouvrage. Il y trouvera un résumé de tout ce que la science actuelle peut nous fournir sur le passé des Chaldéens. Nous terminerons par quelques réflexions sur la langue cachée sous les caractères des inscriptions cunéiformes dont MM. Layard et Botta nous ont rapporté une abondante collection. Ce ne sont plus les documens qui manquent à la science philologique; mais plutôt la science philosogique de l'antiquité qui manque encore aux documens. Nous aimons mieux avec Pline rapporter l'honneur de l'invention de l'alphabet aux Assyriens ou Chaldéens qu'aux Phéniciens, peuple commerçant et industriel. Mais les caractères cursifs de cet alphabet retrouvés sur les anciens monumens de Ninive et de Babylone étaient beaucoup plus rares que les caractères cunéiformes qui semblent proprement adaptés aux inscriptions monumentales et destinés à défier toutes les injures du temps. L'écriture cunéiforme a été divisée en trois systèmes, désignés sous les noms d'Assyrien ou Babylonien, de Persan et de Méde, lesquels apparaissent à la fois sur les inscriptions de la dynastie Achéménienne, dans l'ordre suivant : d'abord le système graphique dit *persan* et que nous croyons plus juste de nommer *Zend*; le système graphique Méde qui, selon nous, tient au Pehlevi; et le troisième système dit Babylonien ou assyrien et à qui nous donnons le nom commun de Chaldéen. MM. Burnouf, Lassen et Rawlinson ont résolu à peu près le problème du premier système par l'explication des inscriptions de Hamadan, de Van et plus récemment de Behistoun. Le second système nous est encore presque inconnu. Quant au troisième, beaucoup plus compliqué, puisqu'il contient près de 300 caractères différents, tandis que le premier n'en compte que 30 ou 40, nous trouvons la dénomination de

(1) Nineveh and its Remains. By Austen Henry Layard, Esq. D. C. L. London John Murray Albemarle Street, 1849. 2 vol. in-8°.

(1) Genès Ch. X, v. 11.

(2) Ch. III. v. 3. — Strabon la dit plus étendue que Babylone (Liv. XVI). et Diodore de Sicile lui attribue une superficie carrée de 480 Stades.

(1) Ch. XLVI, v. 6, 7.—(2) Ch. X, v. 9.

(3) II Rois XIX, 37.— Le radical *Nisr* ou *Neser* signifiant *Aigle* est encore usité dans tous les dialectes sémitiques.